Document generated on 06/11/2025 10:40 a.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Venir au monde sans y mettre les pieds

Pattie O'Green

Number 327, Spring 2020

Le temps des enfants. L'âge de la raison est-il enfin venu?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92838ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

O'Green, P. (2020). Venir au monde sans y mettre les pieds. *Liberté*, (327), 35–38.

Tous droits réservés © Pattie O'Green, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Venir au monde sans y mettre les pieds

La superprotection des enfants peut-elle mener à une atrophie de l'imaginaire ? Par Pattie O'Green

À l'automne 1999, je partais vivre dans une banlieue riche de New York pour travailler comme jeune fille au pair. J'allais m'occuper de deux enfants vivant dans un confort et un privilège qui m'étaient jusque-là inimaginables. À ce moment, dans la municipalité où la famille demeurait, il fallait s'enfermer dans la maison deux soirs par semaine pendant que des avions pulvérisaient des pesticides contre les moustiques. C'était pour éviter aux habitants, et surtout à leurs enfants, une piqûre qui aurait pu leur causer une encéphalite. C'était aussi le début de la sensibilisation à la maladie de Lyme, transmise par les tiques. On évitait les espaces gazonnés et les parcs à jeux. Il fallait donc organiser des *playdates* dans une cour privée pour réunir quelques enfants sous la supervision de leurs « filles au pair » respectives. La maison se trouvait à moins de cinq minutes de marche de la bande littorale de Long Island Sound, mais il n'était pas question d'aller jouer près de l'eau : trop dangereux. En boucle, aux nouvelles locales, on parlait de ces enfants volés à même leurs poussettes et utilisés pour un trafic illégal d'organes. C'était aussi l'année de la fusillade à l'école secondaire Columbine (avril 1999) et il n'était pas rare de voir des policiers patrouiller autour de la French American School de New York. J'avais dix-neuf ans, j'apprenais à devenir une adulte. J'étais stupéfaite en réalisant à quel point le monde était devenu dangereux pour les enfants. C'était loin des escapades en Big Wheel dans le fond de ma ruelle et du pitchage en bas du pédalo au milieu du lac à Sainte-Émélie-de-l'Énergie.

Free Range Kids

Dix ans plus tard, toujours à New York, la journaliste Lenore Skenazy publie un article intitulé « Why I Let My 9-Year-Old Ride the Subway Alone » dans *The New York Sun.* Le récit devient rapidement une histoire d'intérêt national. Le geste de Skenazy est jugé scandaleux et la journaliste se voit décerner le titre de « *America's Worst Mom* » par Jane E. Brody du *New York Times.* Plutôt que de se repentir et de demander l'absolution, Skenazy lance un blogue intitulé *Free Range Kids.* L'année suivante, elle publie un livre du même titre et fait naître un mouvement, un mode de parentalité, celui du *Free Range Parenting.* Celui-ci consiste à encourager les enfants à fonctionner de manière indépendante en les exposant à des risques raisonnables et en limitant la supervision des parents. Première tâche : déboulonner les mythes incarnés par le « parent hélicoptère ». L'expression désigne le type de parent qui semble se tenir au-dessus de son enfant en permanence afin de prévenir les risques de blessures, de rencontres fortuites et d'échecs, quels qu'ils soient. Il existe aussi dorénavant le *snowplow parent* : celui-là retire carrément tous les éléments qui entravent le chemin de l'enfant, et cela, jusqu'à l'université.

Au Québec, nous avons hérité de la montée de l'impératif de surprotection. Nous n'avons pas hésité à adopter l'expression anglophone « *babyproof* » pour désigner un lieu dans lequel tout a été pensé pour qu'un jeune enfant ne puisse en aucun cas se blesser, par exemple. L'ennui, c'est que ce contrôle de l'environnement se poursuit aussi plus tard. Nous nous souviendrons de cette année où plusieurs villes et municipalités du Québec ont cru sage de reporter la fête de la peur en confondant la sécurité avec le confort. Notre #Halloweengate québécois pourrait s'ajouter à la liste des dérapages entourant cette fête, énumérés dans l'ouvrage *Free Range Kids.* Dans un chapitre portant sur l'Halloween, l'autrice y dépoussière les légendes urbaines de bonbons empoisonnés et de lames de rasoir dans les pommes. Elle y critique la prévention excessive reliée à des dangers plus imaginaires que réels, comme ceux que l'on court en circulant le soir revêtu d'un déguisement foncé (une sorcière en blanc ?) ou en portant un masque ou un maquillage prononcé pour sonner chez ses voisins. « Un fan de *Star Wars,* dépourvu de son masque et de son sabre laser, sans l'ombre d'un fard blanc sur le visage, avait fini par ressembler à un moine bénédictin », déplorait chez nous Sylvia Galipeau dans *La Presse,* en 2018. L'année dernière, un de mes voisins distribuait des carottes et, quelques portes plus loin, un autre donnait des brosses à dents, n'hésitant pas à sensibiliser au passage les petits Superman aux effets néfastes du sucre sur la santé (ce qui n'est pas faux, mais là n'est pas la question). Il faut voir ici comment une fête pour enfants devient un espace de contrôle, de surprotection et de moralisation. « Alors maintenant, nous avons une fête où les costumes sont trop dangereux pour être portés, où les bonbons sont trop dangereux pour être mangés, où il est trop dangereux de sculpter une citrouille et où le voisinage est trop dangereux pour être exploré », écrit justement Skenazy. Le mantra actuel, selon l'autrice, est le suivant : « Nous ne sommes jamais trop en sécurité. » Or, c'est faux, et elle le démontre en s'appuyant sur plusieurs études qui concluent qu'en réalité, trop de sécurité met en péril l'équilibre psychologique des enfants et les expose à davantage de risques dans l'avenir.

La croyance dominante, raconte Skenazy, est qu'un enfant qui s'aventure seul, hors de son domicile, est davantage en danger que lorsqu'il se trouve dans un endroit clos, avec des

gens que l'on considère de confiance. D'ailleurs, on ordonne souvent aux enfants de ne pas parler aux étrangers. Malgré la forte médiatisation de certaines histoires tragiques, comme celle de l'enlèvement de Cédrika Provencher, qui a profondément attristé le Québec, le danger n'est généralement pas dehors. Il faut aller du côté des statistiques pour voir combien cette peur, confondue avec l'instinct, est irrationnelle. « Les enfants plus petits sont plus vulnérables à la maltraitance que les enfants plus vieux puisqu'ils sont moins exposés au regard extérieur », dit d'entrée de jeu le rapport sur la maltraitance infantile de la Fondation Lucie et André Chagnon. Les deux tiers des agressions sexuelles sont commises dans des résidences privées, nous rappelle la Sécurité publique, et la même proportion vise des enfants de moins de dix-huit ans. Et 80 % des victimes connaissent leurs agresseurs, peut-on lire sur le site web du Regroupement québécois des centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel. Ces chiffres circulent depuis un bon moment déjà et disent tous la même chose : les enfants risquent davantage de subir de la maltraitance dans leur propre maison ou dans des situations où la confiance est établie. L'équation entre l'étranger et le danger est non seulement erronée, mais elle crée un rapport au monde dans lequel la différence a bien du mal à s'épanouir. Ayant subi des agressions sexuelles dans ma propre maison, dans ma propre chambre, avec une personne dite de confiance, il m'est impossible d'adhérer à cette équation. Je la perçois comme un support pour les fonctionnements sociaux incestueux, justement, mais aussi pour l'intolérance, les deux aspects allant souvent de pair. « Voir la différence comme un synonyme de danger est un aspect de notre évolution sociale qui peut et qui devrait être changé », écrit la poète Sonya Renee Taylor.

Les deux tiers des agressions sexuelles sont commises dans des résidences privées, et 80 % des victimes connaissent leurs agresseurs. L'équation entre l'étranger et le danger est non seulement erronée, mais elle crée un rapport au monde dans lequel la différence a bien du mal à s'épanouir.

Je me souviens de cette peur qui me rongeait l'estomac lorsque j'ai reconduit mes enfants à l'école alternative pour la première fois. Il n'y avait ni cloche ni porte verrouillée : les parents circulaient dans l'école librement toute la journée. Ayant fréquenté des écoles « normales » où les parents doivent s'identifier pour récupérer leur enfant à la fin de la journée, ce matin-là, il m'était étrange de ne pas voir des portes se refermer m'indiquant que l'étranger serait tenu à l'écart. Il me fallait trouver la paix ailleurs, quelque part dans mon for intérieur, et faire confiance à mes enfants, aux autres et… au monde ! Aujourd'hui, j'en suis convaincue, une école ouverte au monde n'est pas moins sécuritaire qu'une école dont la serrure est fermée à double tour. Les gens se connaissent et une sorte d'autorégulation se met en place : tout le monde est exposé au regard extérieur. Pourtant, mené·es par la peur, nous continuons de cloisonner le monde autour de ceux et celles qui formeront celui de demain, leur laissant peu d'occasions de faire l'apprentissage de la résilience, de la débrouillardise, de l'esprit d'aventure, lesquels se cultivent lorsque l'enfant peut découvrir les limites de sa propre maison, c'est-à-dire de son corps. Plutôt que de s'appuyer sur quatre murs, l'enfant qui connaît ses limites entre en relation avec les autres enraciné dans ses propres souliers. Il expérimente le monde à partir de son ressenti. L'étranger y devient un monde à découvrir, plutôt qu'un danger à éviter, et le statut de « personne de confiance » n'est pas immuable, donné. Pour ce qui est de la véritable menace : « le corps ne ment jamais », disait Alice Miller, mais encore faut-il avoir appris à l'écouter, à comprendre son langage. Pour en arriver là, les études convergent toutes : l'enfant doit être exposé au risque.

Le risque pour l'imagination

En juillet 2015, je me suis rendue au Wild Center dans les Adirondacks avec mes deux enfants. Le centre venait d'inaugurer le Wild Walk, un sentier suspendu qui relie les cimes des arbres entre elles pour offrir à ses visiteurs le point de vue des oiseaux sur la forêt. J'en ai profité pour visiter mon premier parc à jeux dit naturel (*Natural Playground*), qui se trouvait sur le site : le Pine Wild Play Area. J'avais découvert ce type de parcs en lisant le livre *How to Raise a Wild Child* de Scott Sampson, où l'on parle du travail architectural et éducatif de Jill et Adam Bienenstock. Ce couple canadien crée des environnements de jeux composés d'éléments de la nature qui s'intègrent bien dans la ville dans le but d'encourager la prise de risques chez les enfants. Le mouvement du corps dans l'espace n'y est pas prédéterminé par les structures de jeux formant des séquences du type « monte, glisse, balance ». Les déplacements sont imprévisibles et les structures sont toujours à recréer. À bien y penser, ce sont tout simplement des environnements qui reproduisent l'univers de ceux et celles qui ont grandi à l'orée d'un bois. Si la venue de ces parcs naturels m'enthousiasme en ce qu'ils permettent d'offrir autre chose que des « univers stériles » et exclusifs, pour reprendre les mots de Meghan Talarowski, directrice d'un organisme qui cherche à redéfinir les parcs à jeux (Studio Ludo), leur marginalité et le fait de devoir défendre leur nécessité dénotent

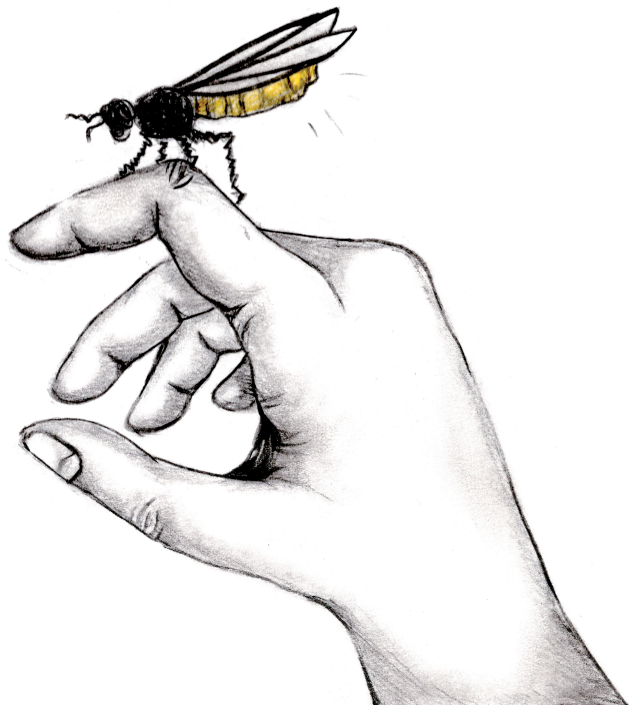
un rapport au monde pour le moins inquiétant. Ce rapport au monde, c'est celui du « risque zéro » dont parle Anne Dufourmantelle dans son essai *Éloge du risque,* qu'elle définit comme « l'horizon obligé de nos décisions collectives et individuelles ». Celui-ci est « mortifère », renchérit la philosophe, puisqu'il « déresponsabilise le sujet de son acte, il le scinde de l'intérieur en un être de pulsion […] qu'il convient, de ce fait, de protéger de gré ou de force contre lui-même ». Comment se connaître, comment toucher à nos désirs et à notre volonté, dans des lieux où la protection fait constamment écran aux possibles ?

« Lorsque les enfants ont le temps et la liberté de se mouvoir dans le monde selon leur propre volonté, ils plongent dans leur imagination », écrit Katie Arnold, autrice de *Running Home* et du blogue d'aventure *Raising Rippers* sur *Outside Magazine.* Cela permet de les rendre curieux et ouverts d'esprit. Qui n'a jamais vu des enfants faire tout ce qu'il ne faut pas faire dans un parc à jeux ? Les miens escaladent la glissade à l'envers, grimpent sur les poteaux du module de jeux plutôt que d'utiliser les échelles et se balancent à trois debout sur une seule balançoire en allant dans tous les sens. Les enfants cherchent le risque et de nouveaux chemins, non parce qu'ils sont délinquants, mais parce que ce sont là des besoins fondamentaux pour leur développement. Le risque « ouvre un espace inconnu » (Dufourmantelle) dont ils ont besoin pour devenir qui ils sont. Non seulement la surprotection inhibe ce processus, mais elle encourage l'attitude compétitive qui mine les rapports sociaux comme les milieux scolaires et professionnels, affirme Arnold. Trop souvent, les parents surprotègent parce que l'enfant, ses performances et ses succès, mais aussi ses blessures et ses échecs « deviennent une mesure de leur propre valeur ». Les enfants intègrent cette perception du monde au lieu de développer la leur. « Il est temps de retirer nos ego de l'exploration de nos enfants », affirme Arnold, en même temps que notre sentiment de culpabilité, afin qu'ils puissent rencontrer le monde à partir de qui ils sont. Plus tard, ils imagineront et créeront avec leurs pairs, plutôt que de lutter contre ceux-ci pour dominer le monde ou de s'éteindre pour mieux s'y soumettre.

Le risque pour la connexion

Lors d'un souper entre parents, alors que je racontais mes aventures en nature avec mes enfants, l'une des invité·es s'est exclamée : « Hé, as-tu vu le film *Capitaine Fantastique* ? C'est vraiment toi ! » J'ai regardé le film et j'avais la gueule à terre. Je ne voyais pas comment mes randonnées en montagne pouvaient ressembler à la scène d'escalade où le jeune homme, abandonné à lui-même, se casse le poignet et risque d'y laisser sa peau, sous le regard intransigeant de son père. J'ai donc compris que, pour cette femme, j'exposais mes enfants à du danger et non simplement à du risque raisonnable. Sur le blogue de Bienenstock, on rappelle que le risque est un aspect positif du jeu, qu'il permet à l'enfant d'explorer les possibles et de manifester son potentiel. Le danger implique quant à lui la possibilité de blessures majeures et traumatiques, ce qui aurait l'effet inverse sur le développement de l'enfant. Face à l'ampleur de cette confusion et aux conséquences importantes sur le développement des enfants, la chercheuse canadienne Mariana Brussoni a développé un outil en ligne (‹outsideplay.ca›) afin de guider les parents sur la manière de faire des choix éclairés en matière de risque. Inspirée des recherches d'Ellen Beate Hansen, Brussoni propose d'exposer les enfants à diverses conditions qui sont pour le moins basiques, telles que les hauteurs, la vitesse, la manipulation de vrais outils, la proximité des éléments, comme le feu, la terre et l'eau, et la possibilité de se perdre. Il nous faut de tels outils parce que le « principe de précaution est devenu la norme », pour reprendre les mots de Dufourmantelle. Parce qu'une insidieuse anesthésie nous a éloigné·es de nos corps, nous cédons plus facilement aux pressions sociales, aux croyances culturelles, à l'illusion médiatique qui pose le danger comme une généralité et le risque comme un acte purement héroïque, « une pure folie, un acte déviant ». On a oublié au passage que c'est le risque qui nous permet d'apprendre à surmonter la peur paralysante de l'échec ou du rejet, par exemple, et de se connecter avec notre vulnérabilité : un élément essentiel pour développer une relation authentique avec les autres. « La vulnérabilité requiert le courage d'être soi et de le montrer », écrit Brené Brown. Pour cela, il faut savoir discerner la véritable protection et laisser s'étioler la ô combien souffrante rigidité. Cela s'apprend par l'exploration du risque à l'aide de limites malléables plutôt que de murs impénétrables.

Brussoni propose la règle de dix-sept secondes, qui consiste à prendre du recul et à regarder comment l'enfant réagit à une situation de risque avant d'intervenir; dix-sept secondes, c'est vraiment long quand l'enfant porte de nouveaux pantalons ! « Attention, tu vas te salir », entend-on constamment dans les aires de jeux. Il faudrait inventer un terme pour désigner la mysophobie (peur d'être sale) projetée sur un enfant. Dans son article « Let Your Kids Get Dirty » (*Outside Magazine,* avril 2019), l'environnementaliste Rachel Walker



Dessin : Olivia Ménigot

écrit qu'il y a peu de choses dont les enfants peuvent décider : « Quand les enfants se salissent dehors dans le monde, c'est leur propre volonté qui est à l'œuvre, ils sont enfin maîtres de leur corps. » De cette manière, ils font l'expérience de l'indépendance en regard « des pressions sociales qui leur disent qu'ils ne devraient pas être sales ». Cet argument de Walker qui respire la liberté n'est pas suffisant. C'est qu'il faut dorénavant parler de santé publique pour que le sentiment de culpabilité commence à s'évanouir. Ainsi, au cours des dernières années, on a vu circuler nombre d'articles sur les bienfaits de jouer dans la terre pour le système immunitaire et sur le lien entre la proscription de jouer dehors et la montée en flèche des maladies inflammatoires, des allergies et de l'obésité infantile. Cette nécessité de devoir convaincre des bienfaits du contact avec la terre traduit un problème plus profond et plus subtil que le simple désir d'avoir un enfant propre : la saleté est pratiquement toujours associée à la terre ! Cette équation contamine le rapport à la nature. On s'évertue à faire de la sensibilisation dans les écoles, on emmène les enfants dans les manifestations, on leur fait faire des affiches aux messages engagés pour la planète, on parle de cours d'école vertes, d'agriculture urbaine, de permaculture, mais le rapport à la nature demeure souvent aliéné. Lors d'ateliers d'horticulture offerts à des enfants l'année dernière, j'ai réalisé que ceux-ci n'osaient pas mettre franchement les mains dans la terre pour planter du basilic. « Ark, disaient certains d'entre eux, c'est dégueu, madame ! » C'est parce qu'on leur a fait croire, depuis la naissance, qu'il est plus sain de jouer sur un plancher lavé avec de l'alcool ethoxylate et du carbonate de sodium (les composants du M. Net) que de plonger leurs mains dans du vivant.

On a fait croire aux enfants, depuis leur naissance, qu'il est plus sain de jouer sur un plancher lavé avec de l'alcool ethoxylate et du carbonate de sodium (les composants du M. Net) que de plonger les mains dans du vivant.

La nature est donc devenue, elle aussi, une étrangère. Ce qui veut dire qu'elle est non seulement sale, mais dangereuse. Elle est le lieu imaginaire de tous les risques. C'est parce qu'elle est perçue comme non structurée et imprévisible, tout comme les animaux qui la peuplent sont redoutables. La peur d'être attaqué par des ours, des coyotes ou des loups, quand on sait qu'on a plus de risques d'être frappé par la foudre (c'est-à-dire : à peu près aucun), n'est pourtant pas ancrée dans la réalité. Il n'y a pas plus d'attaques d'animaux (ni plus d'enlèvements d'enfants, d'ailleurs) qu'avant, elles sont toujours aussi rares, mais simplement plus médiatisées. Des programmes, comme ceux des *Forest Schools* de la Child and Nature Alliance of Canada, ont été créés afin de répondre à cette déconnexion dont les causes, en dehors de cette idée de saleté et de danger, peuvent être complexes et variées : elles vont des moyens financiers à un mode de vie casanier, en passant par l'appartenance culturelle ou un simple désintérêt. Le jeu non structuré, mis en valeur dans le projet, permet aux enfants d'aller à la rencontre des éléments de la nature, mais aussi du règne animal, que ce soit en milieu urbain ou rural, afin qu'ils développent une connexion avec l'environnement naturel dont ils font partie. C'est sur cette connexion que porte le documentaire *The Power of Play* présenté par la CBC (août 2019) : le jeu non structuré en nature est une « communication interespèce », y raconte-t-on. Par celui-ci, nous entrons dans le corps. C'est une sorte de *Namaste* universel où, lié·es par l'intelligence du corps, nous ne faisons qu'un. Les moments d'émerveillement que ce sentiment d'union avec la nature génère permettent à leur tour de développer l'empathie.

Cette intelligence du corps, « nous n'avons même pas à réfléchir sur la manière de l'atteindre », écrit la poète Sonya Renee Taylor dans son plaidoyer pour l'amour des corps *The Body Is Not an Apology.* Elle est juste là, dans le mouvement et dans l'écoute. Celui qui n'a pas appris à se mouvoir dans le monde selon les besoins de son propre corps, celui qui été surprotégé, persistera à protéger ses avoirs, son identité (celle qu'on lui a imposée), son confort (ou son inconfort) et son privilège. Il continuera aussi, non sans souffrance, à défendre et à imposer un rapport au monde qui n'est même pas le sien. « La discrimination, l'iniquité sociale et l'injustice sont les manifestations de notre inaptitude à faire la paix avec le corps : le nôtre et celui des autres », écrit si justement Taylor. Ainsi, le véritable risque est de ne jamais avoir appris à l'habiter. L

Toutes les citations d'ouvrages anglophones ont été traduites par l'autrice.

Pattie O'Green est autrice, sémioticienne de l'art (PhD) et horticultrice spécialisée en foresterie urbaine (DEP, ASP). Elle a collaboré à divers ouvrages collectifs, réalisé plusieurs fanzines et publié le livre *Mettre la hache* aux Éditions du remue-ménage en 2015.